LAMARTINE

LE VALLON — MILLY

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

LÉOPOLD MABILLEAU
Professeur à la Faculté des Lettres de Caen
Correspondant de l'Institut

PARIS
HACHETTE ET Cie. — JOUVET ET Cie
ÉDITEURS

LAMARTINE

LE VALLON — MILLY

33537. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

LAMARTINE

LE VALLON — MILLY

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

LÉOPOLD MABILLEAU
Professeur à la Faculté des lettres de Caen
Correspondant de l'Institut

PARIS
HACHETTE ET Cie. — JOUVET ET Cie
ÉDITEURS

1896

INTRODUCTION

I

LA VIE ET L'ŒUVRE DE LAMARTINE

La vie et l'œuvre de Lamartine sont si étroitement mêlées qu'elles ne sauraient être présentées séparément, et que la meilleure biographie de l'homme se trouve dans les vers du poète; il a tenu lui-même, plus qu'aucun autre, à en affirmer la parfaite unité. Il déclare qu'il n'a rien d'un « auteur », que « ses livres ne sont pas des livres, mais des feuilles détachées et tombées presque au hasard sur la route de sa vie [1] ». Il n'eût même pas pris le soin de les publier : il a fallu qu'elles fussent « recueillies par la bienveillance des âmes tendres, pensives et religieuses.... Elles sont écrites comme elles ont été senties, sans liaison, sans suite, sans transition; poésies réelles et non feintes, révélation intime et involontaire des impressions de chaque jour ». Il raconte avec complaisance que M. Didot trouva ses vers « non sans talent, mais sans étude »; le plus bel éloge que lui décerne son plus fidèle admirateur[2] est que le nom d'« artiste » ne saurait lui convenir. « J'étais né impressionnable et sensible, dit-il

1. Préface des *Harmonies*.

2. V. de Laprade, Préface des *Poésies inédites de Lamartine* (1881). Lamartine a dit de lui-même : « Je n'ai jamais été, en poésie, qu'un amateur distingué ».

dans la Préface des *Méditations*; ces deux qualités sont les deux premiers éléments de toute poésie.... J'étais une glace vivante qu'aucune poussière de ce monde n'avait encore ternie et qui réverbérait l'œuvre de Dieu. » Plus tard un autre poète, non moins spontané que Lamartine, trouvera sur son chemin la même idée et l'exprimera en des termes presque identiques:

Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire ou vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout, comme un écho sonore.

Mais combien différents apparaissent, dans ce rapprochement même, le caractère et le génie des deux poètes! V. Hugo se proclame l'ouvrier conscient d'une œuvre colossale, et la poésie est pour lui le labeur héroïque du prophète élu à qui Dieu marque sa tâche; Lamartine affecta toujours de considérer la poésie comme le retentissement presque involontaire de la vie dans une âme bien douée, « un cantique délicieux qui s'élève spontanément en nous ».... « une voix qui balbutie sur des lèvres d'enfant ».

Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Dans sa pensée, cette intime union entre la personne et l'œuvre devait profiter autant à l'une qu'à l'autre: si la poésie en paraissait plus naturelle, la nature de l'homme en restait plus poétique. De là, la constante noblesse, la dignité un peu théâtrale de son attitude dans la vie journalière.

On lui demandait, un jour, où il siégerait à la Chambre des députés: « Au plafond », répondit-il, en montrant le ciel. On se souvient aussi du refus qu'il fit à un journal satirique de lui laisser publier sa caricature, ne voulant pas « qu'on déshonorât l'œuvre de Dieu ».

Comme J. Sandeau l'a dit d'Alfred de Vigny: « Il ne vécut jamais dans la familiarité de personne, pas même de lui ».

Lamartine fut naïvement et sincèrement *le même* en toutes choses: « il a porté dans tous ses actes la hauteur et la douceur de son vers »; il fut uniquement un poète, et c'est dans le développement de sa poésie qu'il faut chercher l'histoire de sa vie.

Né à Mâcon en 1790, en pleine Révolution, élevé à la campagne (à Milly) par une mère tendre et par un pieux abbé, Lamartine se ressentit toujours des impressions tantôt douces et tantôt tragiques de son enfance. Le nom de Milly revient bien souvent dans ses vers, ainsi que le souvenir des rêveries pastorales qui s'y mêlait; mais l'aventure de son père, condamné à mort par la Terreur et sauvé par le 9 Thermidor, la mort du duc d'Enghien, les gloires et les revers de l'épopée napoléonienne laissèrent une trace profonde dans sa jeune et vive sensibilité.

A sa sortie du collège, il partit pour l'Italie en 1811. De retour à Milly en 1813, il écrivit ses premiers essais[1] : deux tragédies, *Médée* et *Zoraïde*, « tribut payé au goût du temps ». Comme le dit M. de Laprade : « le génie le plus original ne peut soustraire aux influences régnantes ses premiers coups d'aile,... mais son essor l'emporte bientôt au-dessus des courants inférieurs. » C'étaient d'ailleurs les novateurs qui attiraient le plus le jeune poète: Ossian, dont les poèmes apocryphes devaient leur triomphe à l'épuisement de la veine classique et au sentiment confus qu'une ère nouvelle se préparait; Chateaubriand, qui venait de transformer l'art poétique et l'imagination littéraire de la France[2].

Une vive passion qu'il conçut vers ce temps, et dont l'histoire se déroula près du lac du Bourget, fit jaillir son premier chant, *le Lac* (1817). Trois ans après (mars 1820), paraissaient les *Premières Méditations*, qui lui ouvraient la carrière diplomatique et le faisaient célèbre d'un coup. Il se marie alors et entre dans la période la plus brillante et la plus féconde de sa vie : tour à tour secrétaire d'ambassade à Naples et à Florence, il publie les *Nouvelles Méditations*, la *Mort de Socrate*, le *Dernier Chant du pèlerinage d'Harold*, hommage rendu à lord Byron dont il adoptait le héros, le *Chant du Sacre*, les *Épîtres*, et enfin les *Harmonies poétiques et religieuses* (1830), qui sont restées son chef-d'œuvre.

Il entre à l'Académie (1830), où il est reçu par Cuvier, assiste à la chute de Charles X, refuse de servir le gouvernement de Juillet et part pour l'Orient, où il promène à travers la Turquie, la Pales-

1. Voyez *Poésies inédites de Lamartine*, publiées par Mme Valentine de Lamartine (1881).

2. Voyez dans *Jocelyn* la célèbre apostrophe :

> Ossian, Ossian, lorsque plus jeune encore,
> Je rêvais des brouillards et des monts d'Inistore....

tine, le Liban, le cortège fastueux d'un poète qui serait prince. Il avait six ans auparavant (1823) conçu l'idée d'une prodigieuse épopée, plus large que celle de Dante qui n'est que patriotique, et que celle de Milton qui n'est que puritaine : l'histoire de l'humanité et de la divinité que résumeraient dix *Visions*, inspirées du génie chrétien[1], quelque chose comme le *Génie du christianisme* en vers. Depuis lors, il avait songé constamment à ce voyage d'Orient, sans lequel il ne pensait pas pouvoir entreprendre son poème. Au retour, deux fragments parurent après la *Relation du voyage d'Orient* : *Jocelyn* (1836) et la *Chute d'un ange* (1838).

Mais le poète commençait à se sentir attiré hors de la sphère de la contemplation : aux *Recueillements poétiques*, qui rappelaient encore ses premiers chants, succéda l'*Histoire des Girondins*, dont le retentissement fut immense, et où perçait la passion dont Lamartine, entré à la Chambre depuis 1834, se prenait tout à coup pour la vie publique. Ses *Discours et écrits politiques* le montrent mêlé à la lutte ardente des partis, et nous ne nous étonnons pas de le voir, au 24 février 1848, entrer dans le gouvernement provisoire à côté de Ledru-Rollin et proclamer, de concert avec lui, l'abolition de l'esclavage et l'institution du suffrage universel.

La révolution donna à Lamartine un de ces jours de triomphe et de gloire qui suffisent à remplir la vie d'un homme, mais qui, pour cela même peut-être, n'ont jamais de lendemain. Il eut l'honneur de désarmer, par la seule force du génie, la foule qui se ruait à l'Hôtel de Ville, ivre de fureur et de vengeance, et de lui arracher des mains « le drapeau rouge qui n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple, quand le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie[2] ».

Mais la popularité du poète était de trop noble origine pour

1. Boileau avait dit :

> De la foi d'un chrétien, les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles ;

mais Chateaubriand avait renversé cette opinion dans le *Génie du christianisme* et dans la Préface des *Martyrs*.

2. *Histoire de la révolution de* 1848. Voyez *l'Œuvre de Lamartine* par Robertet, p. 269.

durer. Candidat à la présidence de la République, il échoua avec moins de 20 000 voix contre 4 millions et demi accordées au prince Louis Napoléon, et, après le 2 Décembre, rentra dans la vie privée pour n'en plus sortir.

Hélas! une troisième période de sa vie commençait (1852-1866) : ruiné et chargé de dettes, il lui fallait, à plus de soixante ans, se remettre au travail, non plus même en rappelant les poétiques souvenirs de sa jeunesse, comme il l'avait fait jusqu'alors (*Raphaël, pages de la vingtième année*, les *Confidences*, les *Nouvelles Confidences*, *Geneviève*, etc.), mais en publiant des ouvrages à livraisons, destinés à rapporter promptement de quoi subvenir à la vie journalière : *Histoires de la Restauration, des Constituants, de la Turquie, de la Russie, Cours familier de littérature, Vie des grands hommes*, etc.

Il venait enfin d'échapper par une dotation à la misère grandissante, lorsqu'il mourut (1869), délaissé de l'ingrate génération dont il avait été la plus pure gloire, presque inconnu de celle qui surgissait, et qui, dès le premier jour, se donnait tout entière à Victor Hugo.

Mais l'heure de la justice est venue pour Lamartine : on se souvient que, « s'il traversa la politique comme une aurore pleine de promesses, entraînant avec lui les espérances de paix et de fraternité qui ont fasciné l'Europe pendant quelques jours de ce siècle », il fut aussi le chanteur et l'enchanteur par excellence, le magicien et le charmeur des âmes entre tous ceux qui se sont servis de la parole humaine.

Et c'est avec un élan d'admiration et d'amour que la France se retourne vers celui qui reste, en même temps qu'un des plus beaux génies poétiques du siècle, un des hommes d'État les plus honnêtes qu'elle ait portés [1].

1. Voyez, pour le jugement des œuvres de Lamartine, la Préface déjà citée de M. de Laprade, le beau livre de M. Ch. de Pomairols, et, pour le détail de la biographie de Lamartine, les préfaces de M. de Ronchaud, la correspondance de Lamartine et l'introduction de M. Robertet (*L'Œuvre de Lamartine*, 1887).

II

LAMARTINE ET LE XIXe SIÈCLE

C'est sans aucune arrière-pensée critique que M. Victor de Laprade écrivait en 1862 : « On peut déjà parler de Lamartine comme d'un ancien ». Mais on comprendrait mal ce jugement si l'on n'y voyait qu'un témoignage d'admiration, un effort pour placer Lamartine au rang des grands écrivains qu'on appelle *classiques* et qui restent les modèles incontestés du génie humain.

Il faut y lire surtout la conviction pleine de regret que Lamartine est le poète d'un autre âge que le nôtre, et que, pour l'apprécier justement aujourd'hui, nous avons besoin de reporter son œuvre au temps où elle a paru.

Les excès de la Révolution française avaient montré le danger des théories sceptiques et matérialistes où avait sombré le XVIIIe siècle. Il fallait que la réaction autoritaire représentée dans l'ordre social par l'Empire eût son contre-coup dans le monde des idées : la reprise de la tradition spiritualiste coïncida naturellement avec la réouverture des églises[1]. La philosophie, la littérature, tous les arts sortirent rajeunis et comme régénérés de la tempête tragique qui avait emporté leurs souillures. Naguère encore la mythologie païenne encombrait leur domaine de ses imaginations mensongères ou immorales : voici que de toutes parts on renonce aux allégories aussi bien qu'aux idées qui s'y cachaient. Plus de Grâces, de Muses, de Jeux et de Ris, de Satyres et d'Amours ! On comprend combien la conception du monde et de l'homme s'en trouve modifiée : « Le plus grand vice de la mythologie était d'abord de rapetisser la Nature.... Avec ses élégants fantômes, elle ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude.... Il fallait chasser ce peuple de Faunes et de Nymphes pour rendre aux grottes leur silence et aux bois leur rêverie. Le dôme des forêts s'est exhaussé, les fleuves ont brisé leurs petites urnes pour ne

1. Voyez à ce sujet le *Catéchisme impérial*, dont M. Paul Albert donne des extraits (*Littérature française au* XIXe *siècle*, tome I, p. 155). — Voyez aussi la Préface du *Génie du christianisme* (édition de 1828) : « Ce fut au milieu des débris de nos temples que ce livre fut publié pour ramener dans ces temples les pompes du culte et les serviteurs des autels ».

plus recevoir que les eaux de l'Abîme, du sommet des montagnes; le vrai Dieu en rentrant dans ses œuvres a donné son immensité à la Nature. »

C'est Chateaubriand qui parle ainsi; mais il est, à cette aurore du siècle, le maître qui conduit le chœur de l'adoration universelle. L'idée de Dieu, dominant toute la pensée et toute l'imagination, est le lien qui rapproche alors tous les hauts esprits. Lamartine était, par son éducation, préparé à ressentir plus profondément que tout autre l'influence mystique et religieuse. « Il y a des âmes, dit-il en faisant un retour sur lui-même, que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies;... toutes leurs pensées se convertissent en enthousiasme et en prière, toute leur existence est un hymne muet à la Divinité et à l'espérance. Elles cherchent en elles-mêmes, et dans la création qui les environne, des degrés pour monter à Dieu, des expressions et des images pour se le révéler à elles-mêmes, pour se révéler à lui.... » C'est là l'objet propre de la poésie, qui « chante des impressions variées dans leur essence, uniformes dans leur objet, puisqu'elles vont toutes se perdre et se reposer dans la contemplation de Dieu.... Quelle qu'ait été, quelle que puisse être la diversité de ces impressions jetées par la nature dans mon âme et par mon âme dans mes vers, le fond en fut toujours un profond instinct de la Divinité, en toutes choses, une vive évidence, une intuition plus ou moins éclatante de l'existence et de l'action de Dieu dans la création matérielle et dans l'humanité pensante; une conviction ferme et inébranlable que Dieu était le dernier mot de tout, et que les philosophies, les religions, les poésies, n'étaient que des manifestations plus ou moins complètes de nos rapports avec l'Être infini, des échelons plus ou moins sublimes pour nous rapprocher successivement de Celui qui est [1]. »

Tel est, sous une forme admirable, le *Credo* de Lamartine, et telle est la raison de l'unité de sa pensée.

Est-il besoin de faire remarquer que ce Dieu n'est pas l'entité métaphysique de Descartes, ni le Démiurge de Voltaire, « l'horloger céleste » que suppose l'ordre de l'univers? c'est l'Infini personnel, le « Dieu vivant » d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, en un mot

1. Lamartine, Préface des *Harmonies* et Préface des *Premières méditations* (1834)

celui que le christianisme nous enseigne à adorer. Comme Chateaubriand, nous le savons, Lamartine avait rêvé d'écrire l'épopée chrétienne ; s'il laissa cette tâche inachevée, au moins donna-t-il à la poésie religieuse l'accent le plus personnel qu'elle ait connu : il parlait sérieusement en disant qu'il avait « le sens du divin dans son humanité », et la sainte Écriture ne trouva jamais un plus touchant interprète que le chantre inspiré des *Harmonies* et des *Méditations* :

Et je croyais saisir dans l'ombre du nuage
L'ombre de Jéhovah, qui passait dans l'orage,
Et je croyais dans l'air entendre en longs échos
Sa voix, que la tempête emportait au chaos.
Et de joie et d'amour, noyé par chaque pore,
Pour mieux voir la Nature et mieux m'y fondre encore,
J'aurais voulu trouver une âme et des accents
Et, pour d'autres transports, me créer d'autres sens.

Mais depuis ce renouveau de la poésie religieuse, le siècle « grand et fort » a marché, mené par son instinct. Après la mythologie païenne, il s'est attaqué aux autres dogmes : il a tenté de montrer par delà tous les cultes positifs, l'idée divine, impersonnelle et absolue : « Élargissez Dieu », disait Diderot ; la critique et l'histoire ont aidé la poésie à exaucer ce vœu, qui fut la préoccupation dominante du poète de la *Légende des siècles*.

Lamartine, qui avait gardé sa foi d'enfant, fut bientôt un étranger pour ceux qui vieillissaient autour de lui. Ce n'est pas d'un cierge, mais d'un flambeau que devait s'éclairer l'apothéose de notre siècle, et ce fut Victor Hugo qui en conduisit la pompe.

Mais le sentiment est l'élément le plus profond, le moins variable de la poésie : l'homme chantera toujours ses douleurs et ses joies, ses amours et ses triomphes, ses déceptions et ses regrets ; il comparera toujours la brièveté de son destin à l'immortalité tranquille de la nature, et pleurera sur sa propre fragilité : aussi le *Soir*, l'*Isolement*, le *Vallon*, le *Lac* restent-ils autant de chefs-d'œuvre qui, aujourd'hui comme il y a cinquante ans, touchent les âmes et mouillent les yeux. C'est même une garantie de durée pour l'œuvre de Lamartine que le cœur ait tant de part dans son inspiration. Certaines pièces de la *Légende des siècles*, qui valent avant tout par l'intelligence objective, par la précision des termes et l'éclat des images, retiendront l'admiration des artistes et des critiques de tous les temps : mais je ne sais si les générations

qui nous suivront s'y plairont toujours comme aux vers touchants et mélancoliques des *Méditations*.

Et pourtant, là encore, la poésie de Lamartine garde l'empreinte du temps où elle a paru, et révèle un état d'âme que nous ne connaissons plus. Il est venu au temps des Werther [1], des René [2], des Manfred [3], des Jacopo Ortis [4], des Obermann [5]; il a souffert de cette fameuse « maladie du siècle », que M. Taine a si magistralement analysée [6], et qui a été la forme un peu artificielle d'une désespérance passagère. Comme Chateaubriand, comme Byron, Lamartine a versé dans ses vers le torrent des larmes poétiques que le goût de l'époque exigeait; il s'est plaint de la vie, même au moment où il avait le plus à s'en louer; il a reproché à la nature son impassibilité, il s'est indigné que le soleil continuât à briller quand un poète a la mort dans l'âme. M. Auger, dans son discours à l'Académie en 1824, disait spirituellement : « Les romantiques ont la gaîté en horreur, ils ne voient dans le bonheur et le plaisir que la prose, et ils ne trouvent la poésie que dans l'affliction ». On sait par quelles raisons historiques Alfred de Musset a expliqué cette disposition dans sa *Confession d'un enfant du siècle* : « Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle et nerveuse.... »

Victor Hugo devait donner une autre direction à l'école romantique et la conduire à des sentiments plus sains, à des conceptions plus fortes. Lamartine en est resté à la mélancolie, à la plainte et à la prière; certes il serait injuste de méconnaître que sa nature tendre et rêveuse est la cause première de cette sorte de monotonie de son génie ; mais il convient d'avouer que, s'il eût pleinement suivi le mouvement qui portait sa génération aux luttes

1. Roman célèbre de Gœthe, qui est de beaucoup antérieur aux poésies de Lamartine, mais dont l'influence était prépondérante au temps où elles parurent.

2. *Atala* (1801) et *René* (1807), deux épisodes détachés du *Génie du christianisme*, publiés avant l'ouvrage lui-même.

3. Poème de lord Byron.

4. Poème de Ugo Foscolo.

5. Roman de M. de Sénancour.

6. *Littérature anglaise*, t. III, chapitre sur lord Byron. Voyez aussi P. Albert, *Histoire de la littérature au* XIX[e] *siècle*, t. I, p. 29.

viriles de l'esprit, aux tentatives audacieuses de la pensée et de la forme; s'il eût, comme le fit le poète des *Contemplations* après ses premiers vers, ajouté quelques cordes à sa lyre, nous le sentirions plus nôtre aujourd'hui et nous le louerions mieux qu'on ne loue « un ancien ».

Il n'est pas jusqu'au style, si pur et si naturel pourtant dans Lamartine, qui ne révèle l'époque où le poète a pris possession de sa langue, sans jamais la renouveler depuis.

Nous l'avons dit, le grand souci de Lamartine a toujours été de ne pas se poser en écrivain de profession, en artisan de mots, curieux du vêtement de la pensée autant que de la pensée elle-même : « Voici un livre qui n'est pas un livre, des poésies qui ont été écrites comme elles ont été senties.... » Il était ravi qu'on dît de lui :

Lamartine ignorant qui ne sait que son âme....

et plus encore si l'on ajoutait qu'il n'avait point besoin d'étude pour être sublime, car

L'homme n'enseigne point ce qu'inspire le ciel.

Parfois il se montrait touché des reproches de négligence qu'on lui adressait de toutes parts sur ses premiers vers. Une curieuse anecdote, racontée par Sainte-Beuve qui fut témoin du fait, nous le montre chez Mme Récamier, apportant *Jocelyn* à Chateaubriand et disant : « Cette fois, le style est ce que j'ai soigné le plus : c'est fait à la loupe ! »

Il y avait un peu d'illusion dans cette naïve déclaration du poète : l'expression, chez lui, toujours spontanée et aisée, reste trop souvent fluide et vague : les images qui arrivent en foule, sont rarement précises et justes; sa noblesse n'est parfois que de la généralité. C'est en vain qu'on le lit et le relit pour saisir un point où arrêter la pensée et déterminer l'admiration : il semble qu'on glisse sur un fleuve de lait (*lactea ubertas*), dont les rives se perdent dans une brume dorée qui s'évanouit dès qu'on veut y fixer le regard....

Leibniz assure que l'ouvrage le plus parfait est celui où il y a le plus de remarques à faire, « *in quo plura notanda sunt* ». Le style de Lamartine ne s'accommode point de cette définition : il lasse la critique et déconcerte l'analyse.

On a dit, avec quelque malveillance, qu'il reste en lui beaucoup de traces de Delille : l'habile et insignifiant versificateur qui érigea la description en principe, ne mérite point un tel honneur ; mais on ne peut nier que parfois les instinctives habitudes de style des *Méditations* et des *Harmonies* ne rappellent les procédés réfléchis des *Saisons*.

A cet égard aussi Lamartine a négligé de profiter de la révolution qui s'est opérée dans la langue française vers le milieu de ce siècle. On connaît la prodigieuse pièce de V. Hugo intitulée *Réponse à un acte d'accusation* [1], où il déclare une guerre sans merci à la langue « classique » générale et banale, sans couleur et sans saveur, affadie et apâlie par cent ans de servile imitation :

Je fis une tempête au fond de l'encrier,
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire,
Et sur l'Académie, aïeule et douairière,
Cachant sous ses jupons les tropes effarés,
Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,
Je fis passer un vent révolutionnaire....
Tous les mots à présent planent dans la clarté !

Sans doute on ne peut reprocher à Lamartine de n'avoir pas entrepris une réforme contre laquelle la noble pureté de son goût protesta toujours; mais on regrette qu'il n'ait pas un peu plus profité du souffle de liberté qui passait alors sur la langue, et qu'il en soit demeuré au vocabulaire de Racine et de J.-B. Rousseau.

Mais ce qui est à louer sans réserve en lui, c'est le sens du rythme, du mouvement de la phrase poétique, de l'équilibre du vers.

D'autres ont possédé mieux que lui la science prosodique, ont inventé des formules et des combinaisons nouvelles : nul ne l'a dépassé dans l'art souverain de jeter sur une belle image les plis majestueux d'une période parfaite.

On pourrait objecter que là encore il est resté le poète de son temps, et que la fameuse strophe de Lefranc de Pompignan [2] ne le cède à aucune autre pour la composition ; que J.-B. Rousseau et Lebrun ont écrit des odes dont la forme, sinon la pensée, peut

1. *Contemplations*, t. I.
2. « Le Nil a vu sur ses rivages », etc.

servir de modèle absolu : Qu'importe? Aucun de ceux-là n'a réalisé comme Lamartine l'intime union des trois éléments de toute poésie, l'idée, le sentiment, le rythme, et n'a su en tirer l'admirable harmonie qui fait le charme de ses vers. A cet égard, c'est le plus naturel, le plus parfait des poètes que la Muse française ait jamais inspirés : « C'est la poésie pure », a dit un des plus délicats critiques de ce temps[1].

III

LA POÉSIE LYRIQUE

Quelle que soit la variété de son œuvre, Lamartine n'est au fond et n'a jamais été qu'un poète lyrique. Il faut nous expliquer sur le sens de ce mot, qui nous servira tout particulièrement à caractériser les pièces données ici comme exemples de ce que le génie de Lamartine a produit de plus parfait

M. Paul Albert[2] fait observer que dans l'antiquité on appelait « poésie lyrique » celle qui unissait l'accompagnement de la lyre aux vers modulés sur un certain rythme; mais que cet accord de la poésie et de la musique (il faudrait même y ajouter la danse) n'exista pleinement que chez les Grecs. Horace et les autres lyriques latins ne le connaissaient déjà plus. Nous, nous avons gardé le nom sans la chose. « Où est la lyre de nos poètes? on ne chante plus de vers (et quels vers!) qu'à l'Opéra. Les chansons de Béranger, voilà le spécimen le plus fidèle de l'antique poésie lyrique. »

Pourtant nous entendons bien désigner un certain genre à l'exclusion des autres en prononçant ce nom. Pour Boileau, la caractéristique du lyrisme est l'enthousiasme :

> L'ode, élevant au ciel son vol ambitieux,
> Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.

1. J. Lemaître.
2. *La Poésie.*

... Son style impétueux souvent marche au hasard;
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

J.-B. Rousseau ne pense point autrement, et Lamartine s'est souvenu de cette tradition, dans l'ode où il compare le poète saisi par l'inspiration à Ganymède enlevé par l'aigle des cieux :

Ainsi quand tu fonds sur mon âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme,
Je frémis d'une sainte horreur :
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus et consume
Le bûcher, le temple et l'autel.
. . . .
Muse, contemple ta victime....
A peine un reste d'existence
A ma jeunesse est échappé.
Mon front que la pâleur efface
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui l'a frappé ![1]

Il y a sans doute quelque hyperbole dans ce morceau, et de telles descriptions sont peu faites pour nous donner une idée exacte de ce qu'est le lyrisme[2]. Aussi bien, dans les vers auxquels nous devons nous attacher dans la présente étude, l'*enthousiasme* désordonné n'a-t-il point de place. Il faut trouver mieux.

1. Comparer le *Mazeppa* de V. Hugo.

Ainsi lorsqu'un mortel sur qui son Dieu s'étale
S'est vu lié vivant sur ta croupe fatale,
Génie, ardent coursier,
En vain il lutte, hélas! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel dont tu brises les portes
Avec tes pieds d'acier!

2. Sur les causes qui ont amené au xixe siècle une recrudescence d'enthousiasme lyrique (la Révolution, l'épopée napoléonienne, la rénovation sociale et intellectuelle, etc.), voyez le chapitre consacré à la poésie lyrique dans le beau livre de M. Paul Albert, *la Poésie*.

Dans la Préface des *Méditations*, Lamartine, recherchant ce que pourra être la poésie au XIXe siècle, dont il pouvait espérer de donner lui-même la formule et le modèle, écrivait : « Elle ne sera plus épique ni dramatique : elle sera *de la raison chantée*. Elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale, comme les époques que le genre humain va traverser. Elle sera *intime* surtout, *personnelle, méditative* et *grave*; non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère, des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme. Ce sera l'homme lui-même et non plus son image, l'homme sincère et tout entier[1]. »

Voilà la définition la plus large et la plus philosophique que l'on puisse donner de la poésie lyrique. Certes une telle tâche est bien faite pour exciter cet « enthousiasme » qui paraît, aux critiques superficiels, l'essence même du lyrisme et qui n'est rien si on le sépare de ses sources naturelles; certes aussi « c'est à communiquer les sentiments exaltés de l'amour et de la religion[2] » que la poésie ainsi entendue doit s'employer tout entière; mais ce qui nous frappe surtout dans cette analyse c'est que l'élément fondamental en est la sincérité d'âme, l'émotion profonde et souvent poignante de la conscience en présence du mystère de notre être. « Le XIXe siècle, dit encore M. Paul Albert, a créé un lyrisme nouveau, la poésie individuelle la plus vibrante, la plus passionnée, la plus délicieusement caressante. Plus d'épopées artificielles, plus de poèmes didactiques ou descriptifs, vains jeux de mots, tours de force puérils, mais le Moi humain vibrant, et la nature associée aux orages du cœur. »

Nul ne pouvait mieux réaliser cet idéal que celui qui a pu dire, sans prétention, de ses propres œuvres : « Voilà les pages de ma vie intérieure, inspirées tantôt par la tristesse et tantôt par la joie, par la solitude et par le monde, dans mes heures de sécheresse ou d'enthousiasme, de prière ou d'aridité » ; que celui qui, invité à s'expliquer sur le sens du mot *Harmonies*, répondait[3] :

1. Voyez également, sur le rôle et la destinée de la poésie au dix-neuvième siècle, la Préface de *Cromwell* et la Préface des *Contemplations* de V. Hugo.

2. Lamartine, *Premières Méditations*, seconde préface.

3. Lettre à M. d'Esgrigny (mise en préface aux *Harmonies*).

« La jeunesse qui s'éveille, l'amour qui rêve, l'œil qui contemple, l'âme qui s'élève, la prière qui invoque, le deuil qui pleure, le Dieu qui console, l'extase qui chante, la raison qui pense, la passion qui se brise, la tombe qui se ferme, tous les bruits de la vie dans un cœur sonore, ce sont ces *Harmonies*. Il y en a autant qu'il y a de palpitations sur la fibre infinie de l'émotion humaine. »

LE VALLON

Le Vallon a été écrit en 1818, quelques mois après *le Lac*, au même temps environ que *le Désespoir*, *l'Isolement*, *la Foi*, *le Soir* et *le Souvenir*, toutes pièces dont l'unité d'inspiration est d'ailleurs évidente. Le meilleur commentaire qu'on en puisse donner est de rappeler d'abord quel était l'état de la poésie française quand parurent ces vers, et de noter ensuite à quel moment de la vie de Lamartine ils correspondent, quelle crise d'âme les explique.

I

« Je me souviens, dit Lamartine[1], qu'à mon entrée dans le monde il n'y avait qu'une voix sur l'irrémédiable décadence, sur la mort accomplie et déjà froide de cette mystérieuse faculté de l'esprit humain, la poésie. »

Le tableau est noir, mais il suffira de citer quelques noms et quelques dates pour établir qu'il est à peine chargé. Voyons quels exemples s'imposent à la jeunesse au moment où Lamartine commence d'écrire[2]. En 1817, la distribution des prix du concours général, auquel V. Hugo vient de prendre part, est présidée par M. Royer-Collard, assisté de M. Silvestre de Sacy. A l'Académie française, le rapporteur des concours est M. Raynouard, l'auteur des *Templiers* et des *États de Blois*. Un des juges qui ont le plus apprécié la pièce couronnée de Victor Hugo salue en lui

1. *Premières méditations*. Seconde préface de Lamartine (1834) sur « Les destinées de la poésie », p. XXVI et sq. (Edit. Hachette).

2. Pour plus de détails sur cette époque, voir *V. Hugo*, par Léopold Mabilleau, p. 9 et sq. Hachette, 1892.

« un successeur de Malfilâtre » ; le doyen de l'Académie, M. François de Neufchâteau, l'appelle « tendre amant des neuf sœurs ». Le jour où Lamartine va porter à M. Didot ses premiers vers, on le renvoie avec ce conseil : « Lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes.... » Partout c'est la convention qui règne, un goût enfantin et vieillot, une galanterie verbale et grimaçante trahissant l'usure de la langue, l'amoindrissement des génies et des caractères, le manque de vie et de liberté. Aux jeunes gens qui entrent dans la carrière, « l'art apparaît comme une sorte de livrée banale endossée sans effort par le premier venu », et ne permettant d'autre supériorité que l'adresse de la main. On est frappé de ce qu'il y a de scolaire et de servile dans les œuvres de ce temps. Débutants et vétérans, tous ont l'air de s'acharner à des travaux de collège, de développer des thèmes imposés, selon des règles apprises.

Lamartine devait s'attarder quelques années dans les ornières de cette fausse littérature. Il en fut heureusement tiré par son admiration pour « les deux génies qui protestaient seuls contre cet arrêt de mort de l'âme, de l'intelligence et de la poésie : Mme de Staël et M. Chateaubriand »[1]. Du jour où il les a aimés, il a senti, lui aussi, naître en son sein « une protestation vivante contre l'oppression du cœur, contre le dessèchement et l'avilissement du siècle ». Il n'hésite pas à leur attribuer sa conversion et celle de tous les vrais poètes qui se levaient alors : « Ils prirent sur nous comme un droit de famille, ils furent de notre sang, nous fûmes du leur, et il est peu d'entre nous qui ne leur doive ce qu'il fut, ce qu'il est et ce qu'il sera. »

Mais la noble modestie de cette reconnaissance ne doit pas nous égarer : l'originalité de Lamartine ne prend sa source dans aucune imitation. Nous l'avons dit, les livres n'ont point été ses véritables maîtres. Si *le Lac* excita, du premier coup, cette surprise d'enchantement qui rendit l'auteur célèbre en un jour, si les *Méditations* lui firent en quelques semaines une place à part dans la littérature, une place que nul ne put songer d'abord à lui disputer, c'est à une disposition d'âme toute personnelle et toute nouvelle qu'il le dut ; c'est qu'il a, pour ainsi dire, retrouvé le secret de la poésie par un retour à l'intimité de l'homme avec la nature ; c'est que ses plus sublimes inspirations ont leur prin-

1. *Premières méditations*, seconde préface. XXVIII.

cipe dans le recueillement que cette intimité favorise et où se révèle à nous-mêmes ce que notre cœur et notre esprit contiennent de plus profond et de plus pur. « Le plus souvent, — dit-il en racontant comment il devint poète, — je rentrais à la campagne pour passer le mélancolique automne dans la maison solitaire de mon père et de ma mère, dans la paix, dans le silence, dans la sainteté domestique des douces impressions du foyer.... Tantôt, courant les forêts, soulevé par l'enthousiasme intérieur qui me dévorait, comme porté par un esprit qui empêchait mes pieds de toucher le sol; tantôt assis sur une roche grisâtre, le front dans mes mains, écoutant, avec un sentiment qui n'a pas de nom, le souffle aigu et plaintif des bises d'hiver, où le roulis des lourds nuages qui se brisaient sur les angles de la montagne ou la voix aérienne de l'alouette que le vent emportait toute chantante dans son tourbillon, comme ma pensée, plus forte que moi, emportait mon âme. Ces impressions étaient-elles joie ou tristesse, douleur ou souffrance ? je ne pourrais le dire ; elles participaient de tous les sentiments à la fois. C'était de l'amour et de la religion, des pressentiments de la vie future, délicieux et tristes comme elle, des extases et des découragements, des horizons de lumière et des abîmes des ténèbres, de la joie et des larmes, de l'avenir et du désespoir! C'était la nature parlant par ses mille voix au cœur encore vierge de l'homme, mais enfin, c'était de la poésie. »

Ainsi s'explique la nouveauté de ces « accents » où ne perçait nulle étude, où se livrait seulement, dans sa touchante et géniale ingénuité, l'âme la plus riche et la plus tendre qui fût jamais. C'est là le « secret » des *Méditations*, et l'on ne comprendrait rien au *Vallon* non plus qu'au *Lac*, si l'on ne remontait d'abord à la source de poésie d'où émanent ces vers.

II

Lorsque Lamartine écrivit *le Vallon* il était encore sous le coup de la douleur qui lui avait dicté *le Lac*. La jeune femme qu'il avait rencontrée et aimée à Aix-les-Bains, en 1816, qu'il était allé rejoindre à Paris au cours de l'hiver suivant, venait de mourir (décembre 1817). L'ébranlement qui en résulta pour l'âme du poète ne fut pas sans conséquence pour la direction de son

génie. Jusqu'alors la poésie était restée pour lui chose d'art, chose extérieure en somme : cette fois, c'était le tréfond de son être qui s'éveillait, qui montait à la lumière, dans le silence attendri de sa communion avec la nature. « Quand le vide des attachements perdus me rendit le chant intérieur, ma voix était changée et ce chant était triste comme la vie réelle. Toutes mes fibres attendries de larmes pleuraient au lieu de chanter. Je n'imitais plus personne, je m'exprimais moi-même pour moi-même. Ce n'était pas un art, c'était un soulagement de mon propre cœur qui se berçait de ses propres sanglots. Je ne pensais à personne en écrivant çà et là ces vers, si ce n'est à une ombre et à Dieu. Ces vers étaient un gémissement ou un cri de l'âme. Je cadençais ce gémissement ou ce cri dans la sollitude, dans les bois, sur la mer, voilà tout. Je n'étais pas devenu plus poète, j'étais devenu plus sensible, plus sérieux et plus vrai ; ce fut la cause du succès, si inattendu pour moi, de ces *Méditations*, quand elles me furent arrachées presque malgré moi par des amis à qui j'en avais lu quelques fragments à Paris. Le public entendit une âme sans la voir, et vit un homme au lieu d'un livre, Depuis J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, c'était le poète qu'il attendait. Ce poète était jeune, malhabile, médiocre mais il était sincère. Il alla droit au cœur, il eut des soupirs pour échos et des larmes pour applaudissements. »

Au temps du *Vallon* d'ailleurs, Lamartine s'est déjà repris ; il n'est plus sous le coup immédiat du chagrin qui l'a frappé ; son désespoir s'adoucit par la foi qu'il est parvenu à communiquer à son amie mourante. Dans le découragement où il se berce encore, quelque peu de sérénité se laisse déjà entrevoir. N'oublions pas que, moins de deux ans plus tard, Lamartine sera marié.

III

Il ne faut point chercher dans *le Vallon* un plan déterminé, un effort de composition comme il s'en rencontre dans la plupart des pièces de V. Hugo. M. Émile Faguet dit excellemment à ce sujet : « Ces sortes de poèmes, absolument nouveaux à leurs dates, n'étaient autre chose que des impressions. Cela représente huit heures du soir en été, comme dit Augier quelque part. Pas

même cela, car cela peut se peindre : cela représentait, avec des mots, l'état d'une âme tendre à huit heures du soir en été ou en automne. De propos ferme, Lamartine en écartait tout fait, tout incident, toute circonstance qui, en limitant, en arrêtant sur un certain point l'impression, l'eût déterminée. C'était risquer de ne plus rien peindre du tout ; c'était, si l'on avait du génie, arriver à exprimer l'âme même dans sa nature intime. Il y a réussi quelquefois.... Ainsi *le Vallon* : voilà qui est fait avec rien. Pas même une indication sur la secousse morale qui a incliné peu à peu le poète à l'état d'esprit qu'il veut peindre. *J'ai trop vu, trop senti, trop aimé*, voilà tout.... Exprimer l'état de fatigue d'une âme trop longtemps secouée et la sensation de grand repos qu'elle trouve dans cette fatigue acceptée, et ce silence intérieur de l'être qui veut se recueillir, s'assoupir, oublier : voilà le difficile ; voilà ce qui importe, et voilà l'insaisissable et le fugitif que le poète réussit à rendre. »

On peut cependant noter, sinon trois parties dans la pièce, au moins trois *moments* dans le développement poétique dont la contemplation du « Vallon » est le point de départ :

1° L'expression de la lassitude qui s'est emparée de Lamartine et que lui rend plus sensible encore le recueillement où le plonge la vue de ce calme paysage : « Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile; Tes jours... déclinent comme l'ombre.... Et seule tu descends le sentier des tombeaux » (les douze premières strophes).

2° A partir du vers 49, le poète, sortant de sa méditation intime, jette les yeux sur le monde extérieur où tout est activité et vie. Il s'avise que l'humanité n'est pas tout, qu'un être n'est jamais isolé dans l'univers, qu'il y trouve des liens de sympathie et de solidarité auxquels il peut se raccrocher, dans le mouvement de dérive qui l'emporte : « La nature est là qui t'invite et qui t'aime; Détache ton amour des faux biens que tu perds.... ».

3° Enfin, dans la dernière strophe, Lamartine comprend d'où lui vient ce réconfort qu'il trouve au spectacle des choses : c'est que Dieu s'y manifeste dans sa puissance et sa bonté infinies, où l'homme se trouve enveloppé avec les autres êtres : « Sous la nature, enfin, découvre son auteur. » Et c'est dans la sérénité que s'achève cette élégie commencée dans la désespérance.

LE VALLON[1]

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort[2];

1. Voici les indications données par Lamartine lui-même, dans son Commentaire. « Ce vallon est situé dans les montagnes du Dauphiné, aux environs du *grand Lemps*; il se creuse entre deux collines boisées, et son embouchure est fermée par les ruines d'un vieux manoir qui appartenait à mon ami Aymon de Virieu. Nous allions quelquefois y passer des heures de solitude, à l'ombre des pans de murs abandonnés que mon ami se proposait de relever et d'habiter un jour. Nous y tracions en idée des allées, des pelouses, des étangs, sous les antiques châtaigniers qui se tendaient leurs branches d'une colline à l'autre. Un soir, en revenant au grand Lemps, demeure de sa famille, nous descendîmes de cheval, nous remîmes la bride à de petits bergers, nous ôtâmes nos habits, et nous nous jetâmes dans l'eau d'un petit lac qui borde la route. Je nageais très bien, et je traversai facilement la nappe d'eau; mais, en croyant prendre pied sur le bord opposé, je plongeai dans une forêt sous-marine d'herbes et de joncs si épaisse, qu'il me fut impossible, malgré les plus vigoureux efforts, de m'en dégager. Je commençais à boire et à perdre le sentiment, quand une main vigoureuse me prit par les cheveux et me ramena sur l'eau, à demi noyé. C'était Virieu, qui connaissait le fond du lac, et qui me traîna évanoui sur la plage. Je repris mes sens aux cris des bergers. — Depuis ce temps, Virieu a rebâti en effet le château de ses pères sur les fondements de l'ancienne masure. Il y a planté des jardins, creusé des réservoirs pour retenir le ruisseau du vallon; il a inscrit une strophe de cette méditation sur un mur, en souvenir de nos jeunesses et de nos amitiés; puis il est mort, jeune encore, entre les berceaux de ses enfants. »

2. Il faut se garder de prendre ce nihilisme à la lettre. Lamartine vient d'écrire (fin 1817) l'*Immortalité* où il a affirmé, en termes magnifiques, sa confiance inébranlable en la divine Providence :

Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plaines,
Les astres s'écartant de leurs routes certaines....
Seul je serais debout, seul malgré mon effroi,
Être éternel et bon, j'*espérerais en toi*,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits, je t'attendrais encore.

Mieux que cela, il a trouvé, dans la mort de l'être aimé, une preuve de

Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour[1].

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux.

plus de l'immortalité :

> De tout ce qui t'aimait, n'est-il plus rien qui t'aime?
> Ah! sur ce grand secret, n'interroge que toi :
> Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi!

1. Belle image qui naît de l'aspect même des lieux, sans effort de rhétorique artificielle : ces deux sources représentent la vie d'Elvire (c'est le nom qu'il donne le plus souvent à la jeune femme qu'il aima) et celle de Lamartine. Elles vont se perdre dans les herbes, comme ces deux vies dans la mort, à laquelle le poète aspire, au moins au début de la pièce. Dans *les Confidences* (p. 321. Édit. Hachette), Lamartine parlant des conditions dans lesquelles il a composé *le Vallon*, dit : « Ces vers rappellent le site et les sentiments que cette solitude, ces bois et ces eaux faisaient alors murmurer en nous. Si l'on écrivait le murmure des bois et des eaux, on aurait mieux que ces faibles strophes. L'âme du poète est une eau courante qui écrit ses murmures et qui les chante. »

Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux[1].

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux[2].

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher, vivant, le calme du Léthé[3].
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie:
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence:
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent[4].

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

1. Ces vers offrent un merveilleux exemple d'harmonie : il est impossible de rendre, de façon plus sensible, plus musicale, une impression de lassitude tendre et mélancolique.

2. C'est ce recours à la nature, comme moyen d'apaisement, de recueillement, de *reprise de soi-même*, que nous avons signalé plus haut, et qui est une des expressions caractéristiques de l'originalité chez Lamartine.

3. *Léthé* (en grec : *oubli*) un des fleuves des Enfers dans la mythologie païenne. Les ombres des morts buvaient de son eau et perdaient, disait-on, la mémoire du passé.

4. La comparaison est assez mal venue, ou plutôt c'est à peine une comparaison : « Le bruit lointain du monde » est tout juste dans le même cas que « le son éloigné qu'affaiblit la distance ». Il y a là un laisser aller de pensée qui aboutit à un « ron-ron » de mots.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir[1],
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière ;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais :
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux ;
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne[2],
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours[3].

1. Voyez, la désespérance a déjà disparu : le calme de la nature a produit son effet. La pièce se relève et va changer de sens.

2. Lamartine n'a donné aucun renseignement sur cette « trahison d'amitié » dont il se plaint ici. Il ne semble pas, du moins, qu'on puisse l'imputer à Virieu, l'ami le plus proche, le plus intime, presque l'unique ami de ce temps-là. Il est probable que ce n'est qu'une formule explétive destinée à accentuer encore l'*isolement* du poète.

3. Dans cette sorte d'éternité sereine de la nature, Lamartine n'a pas toujours vu une consolation pour l'homme. Voyez notamment le passage fameux de *Childe Harold* (XLII) :

> Triomphe, disait-il, immortelle nature,
> Tandis que devant toi ta frêle créature,
> Élevant ses regards de ta beauté ravis,
> Va passer et mourir, triomphe, tu survis !...
> Quoi donc ! n'aimes-tu pas au moins celui qui t'aime ?
> N'as-tu pas de pitié pour notre heure suprême ?
> Ne peux-tu, dans l'instant de nos derniers adieux,
> D'un nuage de deuil te voiler à mes yeux ?
> Mes yeux moins tristement verraient ma dernière heure
> Si je pensais qu'en toi quelque chose me pleure !

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :
Détache ton amour des faux biens que tu perds;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore[1].
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre;
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon;
Avec le doux rayon de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence[2] :
Sous la nature enfin découvre son auteur!
Une voix à l'esprit parle dans son silence :
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur?

1. Cet « écho » c'est la musique des astres, expression de l'harmonie céleste, que les Pythagoriciens prétendaient être perceptible au sage.

2. Vers prosaïque et phrase mal écrite. La pensée même ne se relie pas très clairement à ce qui précède; on s'attendrait plutôt à ceci : « Dieu a mis la Nature près de l'homme pour qu'il y pût trouver l'expression de sa toute-puissante bonté. » Si l'intelligence suffisait pour concevoir Dieu, le rôle, ci-dessus indiqué, de la Nature serait inutile. La dernière strophe d'ailleurs est manquée; elle n'a ni la précision, ni l'ampleur, ni l'éclat des « conclusions » que Lamartine sait généralement donner à ses pièces.

MILLY

Le poème de *Milly* fait partie du recueil des *Harmonies poétiques et religieuses* qui parut en Juin 1830, au lendemain de la réception du poète à l'Académie française, quelques mois seulement après la mort de sa mère. Cette pièce, consacrée aux souvenirs de la famille et de la terre natale, forme une sorte de contraste avec le reste du volume où l'inspiration chrétienne, la préoccupation apologétique et, si j'ose m'exprimer ainsi, le lyrisme abstrait tiennent toute la place. *Milly* est une œuvre de tendresse et d'amour, un hommage rendu à la mère du poète et à la sainte enfance qu'il lui doit d'avoir menée.

I

Si l'on en croit le « commentaire » de Lamartine, la pièce aurait été écrite en Italie, c'est-à-dire avant le mois d'août 1828, époque à laquelle il revint de Florence où il occupait les fonctions de secrétaire d'ambassade, puis de chargé d'affaires depuis près de trois ans [1].

Nul doute que la première partie du poème ne date, en effet, de cette époque, et l'allusion au « brillant exil » où il se trouve (vers 2) en témoigne assez clairement. Mais la fin a dû être retouchée, sous l'empire d'un souci qui n'aurait pas eu de sens du vivant de la mère du poète. A partir du vers 275, Lamartine

1. Il avait été désigné pour ce dernier poste en l'absence du marquis de Maisonfort. En août 1828, le nouveau ministre plénipotentiaire, baron de Vitrolles, étant arrivé à Florence, Lamartine obtint un congé et rentra en France.

se montre dominé par la crainte de voir le foyer natal passer à d'autres mains :

> Bientôt peut-être... écarte, ô mon Dieu, ce présage !
> Bientôt un étranger, inconnu du village,
> Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux,
> Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux.

Je dis qu'avant la mort de Mme de Lamartine une pareille préoccupation ne se serait pas comprise, et qu'en tout cas elle eût revêtu une forme toute différente. Ce n'est pas envers « l'ombre des aïeux » que le sacrilège eût été à craindre, mais envers la mère elle-même, qu'on nous eût montrée à la veille d'être chassée du temple de la famille. Rien de tel n'a eu lieu : Mme de Lamartine est restée, jusqu'au bout, en pleine et tranquille possession de Milly, et, loin d'être alors en proie à des embarras de fortune, le poète lui-même venait de recueillir la succession considérable de son oncle l'abbé, où se trouvaient le beau château, la terre et les bois de Monculot (près Dijon).

D'ailleurs, si la notice de Lamartine et l'histoire du lierre planté plus tard par sa mère pour justifier la description donnée dans le poème, si la composition même où il n'est fait allusion qu'à la mort du père (vers 165 et suivants) prouvent jusqu'à l'évidence que le commencement de *Milly* est antérieur à 1829, en revanche deux vers de la seconde partie attestent que les parents étaient morts quand la pièce fut achevée :

> Ne souffre pas, mon dieu, que notre humble héritage
> Passe de main en main troqué contre un vil prix....
> Qu'un avide étranger vienne, d'un pied superbe,
> Dépouiller l'orphelin.....
> Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
> Où ma mère à nos voix enseignait tes cantiques.

Tout cela fait évidemment allusion au partage qui eut lieu au commencement de 1830, et dont Lamartine parle dans les *Confidences* [1] : « J'avais emprunté une somme considérable pour racheter de ma famille la terre et la maison de ma mère, ce Milly où nous avons tant rêvé !... A la mort de ma mère, ce bien

1. Préface des *Confidences*, p. 8 (Edit. Hachette).

de cœur plutôt que de terre allait se vendre pour être partagé en cinq parts dont je n'avais pas une. Il allait passer à des inconnus. Mes sœurs et mes beaux-frères, aussi affligés que moi, m'offraient généreusement tous les moyens de sauver le dépôt commun de leurs souvenirs. J'étais plus riche alors ; j'achetai Milly. J'espérais y finir mes jours. »

Dans cette même préface, Lamartine raconte longuement comment « le poids de cette terre, dont il paya jusqu'au dernier cep avec de l'argent d'emprunt » l'écrasa par la suite. En 1845, les instances des créanciers devinrent tout à coup pressantes : il fallait vendre. Le poète s'y résolut, avec désespoir : « Je fis venir un ces hommes estimés dans le pays, qui achètent des propriétés en bloc pour les revendre en détail, un de ces monnayeurs intelligents de la terre, et je lui dis : « Vendez de Milly ce qu'il faut pour faire cent mille francs. » Ou plutôt, comme dit au Juif le marchand de Venise, dans Skakespeare : « Vendez un morceau de ma chair ! » Nous allâmes ensemble sur les lieux, pour examiner quelle partie du domaine pouvait le plus convenablement s'en détacher et se diviser en lots accessibles aux acquéreurs du voisinage. Mais c'est là que l'embarras devint plus insoluble et l'angoisse plus déchirante entre nous. « Monsieur, me disait-il, en étendant les bras et en coupant l'air de gestes comme un arpenteur coupe le terrain, voilà un lot qui se vendrait facilement ensemble et qui n'ébréchera pas trop ce qui vous restera. — Oui, répondais-je, mais c'est la vigne qu'a plantée mon père, l'année de ma naissance.... — Eh bien, reprenait l'appréciateur, en voilà un autre qui tenterait bien les acheteurs de petite fortune.... — Oui, répliquais-je, mais cela ne se peut pas ; c'est la rivière, le pré et le verger où notre mère nous faisait jouer et baigner dans notre enfance.... — Ce coteau derrière la maison ? — Mais c'est celui qui bornait le jardin et qui faisait face à la fenêtre du salon de famille.... — Eh bien, la maison principale ?.... — Mais j'y veux mourir dans le lit de mon père... — Allons ailleurs ! » Nous marchions en vain, nous ne trouvions rien qui pût se détacher sans emporter en même temps un lambeau de mon âme. »

C'est alors qu'arrive une lettre d'Émile de Girardin qui, contre une grosse somme, demande au poète des Souvenirs d'enfance. Mais quelle lutte avant de dire « oui »! vaut-il mieux profaner ces souvenirs que la terre où ils sont attachés? Enfin, le poète se

résigne, et, pour sauver la maison paternelle, il écrit : *Les confidences.*

II

Grâce à ce récit, débordant de tendresse ingénue et pieuse, nous savons tout de la famille et du domaine natal de Lamartine. « Dieu m'a fait la grâce de naître dans une de ces familles de prédilection qui sont comme un sanctuaire de piété où l'on ne respire que la bonne odeur que quelques générations y ont répandue en traversant successivement la vie : famille sans grand éclat mais sans tache, placée par la Providence à un de ces rangs intermédiaires de la société où l'on tient à la fois à la noblesse par le nom, et au peuple par la modicité de la fortune, par la simplicité de la vie et par la résidence à la campagne, au milieu des paysans, dans les mêmes habitudes et à peu près dans les mêmes travaux. Si j'avais à renaître sur cette terre, c'est encore là que je voudrais renaître. »

Le pays où il naquit n'était ni beau ni riche. « Les premiers paysages que mes yeux contemplèrent n'étaient pas de nature à agrandir, ni à colorer beaucoup les ailes de ma jeune imagination. Au commencement, je ne vis que ce que voient les enfants du plus agreste des hameaux dans un pays sans physionomie grandiose. »

Les Confidences nous donnent une copieuse et exquise description du vallon de Milly et de la maison qui s'y cachait[1] : « La maison s'y cache en effet, car on ne la voit d'aucun côté, ni du village, ni de la grand'route.... Elle est carrée, elle n'a qu'un étage et trois larges fenêtres sur chaque face. Les murs n'en sont point crépis ; la pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye. Du côté de la cour, on entre dans la maison par une haute porte en bois sculpté. Cette porte est assise sur un large perron de cinq marches en pierres de taille. Mais les pierres, qui ont des dimensions colossales, ont été tellement écornées, usées, nivelées par le temps et par les fardeaux qu'on y dépose, qu'elles sont entièrement disjointes, qu'elles vacillent en murmurant sourdement sous les pas, que les orties, les pariétaires humides y croissent

1. *Confidences*, p. 64-72.

çà et là dans les interstices, et que les petites grenouilles d'été, à la voix si douce et si mélancolique, y chantent le soir venu comme dans un marais. »

L'intérieur de la maison répond au dehors : même impression de vie rustique, simple et large; même familiarité libre et aisée, rappelant les temps du patriarcat.

Puis un jardin « semblable au modeste enclos du vieillard Laërte décrit par Homère », quelques carrés de légumes, de vieilles charmilles formant un ténébreux berceau, un réservoir creusé dans le rocher, « et, autour de cette eau stagnante et verte, douze sycomores et quelques platanes qui couvrent d'un peu d'ombre un coin de terre, derrière les murs, et qui sèment de leurs larges feuilles jaunies par l'été la nappe huileuse du bassin.... »

Voilà l'image qu'il faut évoquer en lisant *Milly*, et qui nous permet d'acorder maintenant l'examen direct du poème.

III

Milly est plus « composé » que *Le Vallon* : la marche de la pensée y est réfléchie, orientée d'avance et régulière dans sa progression. Lamartine a sans doute ajouté, à la pièce primitive, l'expression d'un vœu qui n'y figurait pas d'abord : c'est que la terre natale ne sorte pas de la famille qui s'y est élevée; mais ce vœu même conspire avec l'ensemble et peut passer pour le couronnement du poème.

Celui-ci, est formé d'une suite de « développements » faciles à discerner et à résumer :

1° (Vers 1-16). Le souvenir de la terre natale me poursuit jusque sous d'autres cieux. Pourquoi?

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme,
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

2° (Vers 17-56). J'ai vu d'admirables pays : énumération des beautés diverses de l'Italie et de la Suisse. Mais ils ne me touchent point... « et mon cœur n'est pas là! »

3° (Vers 57-152). Au contraire il est un sol aride qui n'a point ces beautés, ni... ni... ni... « et c'est là qu'est mon cœur!

4° (Vers 155-254). « Tout m'y parle une langue aux intimes accents. Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime... Voilà le banc où mon père... la place où ma mère, etc.

5° (Vers 255-268). Hélas! la vie a dispersé la famille. Bientôt, peut-être, la maison tombera aux mains de l'étranger.

6° (Vers 268-288) « Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage.... »

7° (Vers 289-558). Puissé-je mourir là et y reposer parmi les cendres des miens.

Rattachons enfin à cette brève analyse le « Commentaire » de Lamartine qui rappelle un touchant souvenir à propos de *Milly* :

« Quand j'écrivis cette Harmonie, j'étais en Italie. Je l'envoyai à ma mère; elle vit que j'avais parlé d'un lierre qui tapissait au sud le mur humide et froid de la maison. C'était une erreur, le lierre n'existait pas; il n'y avait que de la mousse, des vignes vierges, des pariétaires; ma mère, qui était la sincérité jusqu'au scrupule, souffrit de ce petit mensonge poétique. Elle ne voulut pas que son fils eût menti, même pour donner une couleur de plus à un tableau imaginaire; elle planta, de ses propres mains, un lierre à l'endroit où il manquait. Sans doute que Dieu bénit ce petit plant et que les pluies d'hiver l'arrosèrent, car, en peu d'années, il habilla complètement le mur. Ma mère mourut; le lierre grandit toujours; et maintenant il est devenu si vigoureux, si ramifié, si touffu, si usurpateur de toute la maison qu'il fait une corniche verte et flottante au toit, et qu'il gêne les persiennes du côté du nord. Les étrangers et les paysans en coupent parfois des branches en mémoire de ma mère; mais il en repousse suffisamment pour couvrir un champ de morts.

En écrivant cette note (1849), je ne puis m'empêcher de faire un triste retour sur les nécessités de la vie. Le lierre restera attaché à cette maison, et les enfants seront forcés de la quitter à jamais. Milly sera sans doute vendu dans peu de jours! »

MILLY

OU

LA TERRE NATALE

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour[1],

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles[2],

1. Exemple de termes nobles : « pasteurs » pour « bergers » ; « urne » pour « gourde » ; un peu plus loin (vers 14) « pèlerin » pour « voyageur ».

2. « Sous *les pieds* des étoiles » image singulière qui indique seulement que la lumière sidérale vient de plus loin, tombe *de haut*.

Arrondir sur mon front dans leur arc infini
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni[1];
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives
Réfléchir dans les flots leurs ombres fugitives,
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir[2];
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis,
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil,
Ou, s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite,
Me montrer l'infini que le mystère habite;
J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs,
Où l'été repliait le manteau des hivers,
Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages,
De pics et de rochers ici se hérisser,
En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,
Lancer en arcs fumants, avec un bruit de foudre,
Leurs torrents en écume et leurs fleuves en poudre,
Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,
Former des vagues d'ombre et des îles de jour,
Creuser de frais vallons que la pensée adore,
Remonter, redescendre, et remonter encore,
Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,
A travers les sapins et les chênes épars,

1. Allusion à la forme de coupole ou de calotte que prend pour nous le ciel et qui provient de ce que la ligne d'horizon nous apparaît circulaire.

2. Signe d'une fertilité bien extraordinaire : le blé mûrit en juillet et la vigne au plus tôt en septembre.

Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre
Jeter leurs reflets verts ou leur image sombre,
Et sur le tiède azur de ces limpides eaux
Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux[1];
J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,
Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume, et l'Élysée : et mon cœur n'est pas là!...

Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
Ces débris par leur chute ont formé d'âge en âge
Un coteau qui décroît et, d'étage en étage,
Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,
Quelques avares champs de nos sueurs payés,
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable,
Serpentent sur la terre ou rampent sur le sable,
Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux
Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,
Où la maigre brebis des chaumières voisines
Broute en laissant sa laine en tribut aux épines :
Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,
Ni le frémissement du feuillage agité,
Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,
Ne rappellent au cœur, n'enchantent pour l'oreille,

1. Dans cette longue énumération, il y a bien quelque trace de rhétorique et un certain fatras d'images. Néanmoins, çà et là, de beaux vers émergent et préparent bien la fin : « Et mon cœur n'est pas là ! »

Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain,
La cigale assourdit de son cri souterrain[1].
Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,
Portent leur âge écrit sous la mousse des ans.
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre
Le hasard a planté les racines d'un lierre[2]
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique.
Un jardin qui descend au revers d'un coteau
Y présente au couchant son sable altéré d'eau;
La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,
En borne tristement l'enceinte rétrécie;
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon;
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure;
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux!
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,
Où le vieillard qui puise, après de longs efforts,
Dépose en gémissant son urne sur les bords;

1. Voilà une admirable période de vingt-quatre vers, sans une faiblesse, sans une obscurité, sans une impropriété de langue. Lamartine est peut-être le seul, de tous les poètes français, qui ait assez de « souffle » pour mener à bien une pareille phrase.

2. C'est le lierre dont il est question dans le « Commentaire » du poète.

Une aire où le fléau sur l'argile étendue
Bat à coups cadencés la gerbe répandue,
Où la blanche colombe et l'humble passereau
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau;
Et sur la terre épars des instruments rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques,
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons[1].

Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin :
Seulement, répandus de distance en distance,
De sauvages abris qu'habite l'indigence,
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,
Où le vieillard, assis au seuil de sa demeure,
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure;
Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde! — Et c'est là qu'est mon cœur!
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux
Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux!

Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes,
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons,
Reverdir ou faner les bois ou les gazons,
La lune qui décroît ou s'arrondit dans l'ombre,
L'étoile qui gravit sur la colline sombre,

1. Ces trente derniers vers forment une description merveilleuse de clarté, de précision et de vie, familière et pourtant noble, vraiment majestueuse en sa sereine simplicité.

Les troupeaux des hauts lieux chassés par les frimas,
Des coteaux aux vallons descendant pas à pas,
Le vent, l'épine en fleur, l'herbe verte ou flétrie,
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,
Tout m'y parle une langue aux intimes accents,
Dont les mots, entendus dans l'âme et dans les sens,
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,
Des rochers, des torrents, et ces douces images,
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux[1].
Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même;
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime.
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon,
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmyre[2],
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands!
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain:
Rien n'est vil! rien n'est grand! l'âme en est la mesure[3].
Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,
Et sous les monuments des héros et des dieux
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,

1. Encore une période de seize vers sans heurt ni défaillance.

2. « Thèbes », capitale de l'antique Égypte, passait pour avoir cent portes; et « Palmyre », ville de Syrie, parvint au plus haut degré de splendeur au temps de la reine Zénobie (IIIe siècle après J.-C.).

3. Vers admirable, où l'expression poétique prend, par sa force et sa précision, l'allure d'une « pensée ».

Quand les pasteurs, assis sur leurs socs renversés,
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire[1],
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu.
Voilà la place vide où ma mère à toute heure,
Au plus léger soupir, sortait de sa demeure,
Et, nous faisait porter ou la laine ou le pain,
Vêtissait l'indigence ou nourrissait la faim;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières :
« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières[2] ».
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,
La branche du figuier que sa main abaissait;
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur!
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé,

1. Vers obscur : « sa gloire » semble bien viser le père de Lamartine. Le mot est excessif et traduit surtout la pieuse illusion de l'enfant.

2. Le terme est impropre : ce n'est pas de *l'or* que donnait la mère de Lamartine, il nous la montre au contraire distribuant aux pauvres les aliments et les soins qu'ils réclament. Il faudrait : « Je vous donne un peu de bien-être, je vous fais un peu de bien : rendez-le en prières. »

La grappe distillant son breuvage embaumé,
La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,
Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,
La laine des brebis dérobée aux rameaux
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,
Et le soleil exact à ses douze demeures
Partageant aux climats les saisons et les heures,
Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,
Mondes où la pensée ose à peine monter,
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
Et faisait admirer à notre simple enfance
Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux[1] !
Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.
Là mes sœurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux
Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux ;
Là, guidant les bergers aux sommets des collines,
J'allumais des bûchers de bois mort et d'épines,
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
Passaient heure après heure à les voir ondoyer.
Là, contre la fureur de l'aquilon rapide,
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort
Des brises dont mon âme a retenu l'accord.
Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,
Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,
Le ruisseau dans les prés, dont les dormantes eaux
Submergeaient lentement nos barques de roseaux,
Le chêne, le rocher, le moulin monotone,
Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,

1. Lamartine rassemble ici ingénieusement la plupart des preuves de l'existence de Dieu par l'ordre et l'harmonie du monde, et qu'on appelle en philosophie « les preuves par les *causes finales* ».

Je venais, sur la pierre assis près des vieillards,
Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards.
Tout est encor debout ; tout renaît à sa place ;
De nos pas sur le sable on suit encor la trace ;
Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir[1] :
Mais, hélas ! l'heure baisse et va s'évanouir.

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques,
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil ;
Bientôt peut-être.... Écarte, ô mon Dieu, ce présage !
Bientôt un étranger, inconnu du village,
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes
S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
Et qui ne savent plus où se poser après !

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage !
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage
Passe de mains en mains troqué contre un vil prix,
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits ;
Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or
Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor,

1. Voilà un mot qui prouve encore que la mère de Lamartine était morte lorsqu'il écrivait ces vers, et que la maison était déserte.

Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait tes cantiques!
Ah! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné;
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,
Sur les parvis brisés germent dans les ruines;
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil,
Que l'humble passereau, les colombes fidèles,
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit!

Ah! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours,
Et, quand ces toits bénis et ces tristes décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,
Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux!
Et vous, qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour, élevez-moi.... Non, ne m'élevez rien[1];
Mais, près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie
Et ce dernier sillon où germe une autre vie!
Étendez sur ma tête un lit d'herbes des champs
Que l'agneau du hameau broute encore au printemps,
Où l'oiseau dont mes sœurs ont peuplé ces asiles
Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles,

1. Mouvement d'humilité très touchant, et chez Lamartine, très sincère lorsqu'il s'agit de la terre natale et des souvenirs de famille : le génie alors ne compte plus pour rien à ses yeux.

Là, pour marquer la place où vous m'allez coucher,
Roulez de la montagne un fragment de rocher;
Que nul ciseau surtout ne le taille et n'efface
La mousse des vieux jours qui brunit sa surface
Et, d'hiver en hiver incrustée à ses flancs,
Donne en lettre vivante une date à ses ans.
Point de siècle ou de nom sur cette agreste page!
Devant l'éternité tout siècle est du même âge,
Et celui dont la voix réveille le trépas
Au défaut d'un vain nom ne nous oublîra pas.
Là, sous des cieux connus, sous les collines sombres
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,
D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil.
Là ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même[1],
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs;
Et, quand du jour sans soir la première étincelle
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne;
Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,
Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,

1. Ici Lamartine semble se méprendre sur le sens du dogme de la résurrection : les corps seuls doivent attendre le jugement dernier pour revivre; les âmes ne s'endorment point et poursuivent, sans arrêt, leur existence éternelle. L'erreur serait grave; mais la suite montre clairement que le poète a en vue la *résurrection totale*, corps et âme, qui est promise à l'homme par le christianisme, et avant laquelle la « survie » n'est pas complète.

Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes!

35557. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

